
Noam CHOMSKY, *Deux heures de lucidité. Entretiens avec Denis Robert et Wéronika Zarachowicz*

Paris, Éd. des Arènes, 2001

Jean-François Diana



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6519>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6519

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2002

ISBN : 978-2-86480-839-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Diana, « Noam CHOMSKY, *Deux heures de lucidité. Entretiens avec Denis Robert et Wéronika Zarachowicz* », *Questions de communication* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 12 décembre 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6519> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6519>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Noam CHOMSKY, *Deux heures de lucidité. Entretiens avec Denis Robert et Wéronika Zarachowicz*

Paris, Éd. des Arènes, 2001

Jean-François Diana

RÉFÉRENCE

Noam CHOMSKY, *Deux heures de lucidité. Entretiens avec Denis Robert et Wéronika Zarachowicz*, Paris, Éd. des Arènes, 2001, 185 p.

- 1 Professeur au MIT (Massachusetts Institute of Technology), Noam Chomsky mène depuis de longues années un combat solitaire. Le ton polémique qu'il affiche en fait une figure singulière, généralement présentée comme étant celle d'un leader d'opinion et d'un intellectuel dissident soucieux de convaincre de sa propre vision rationnelle du monde. Il entretient à cet égard une certaine amertume vis-à-vis de l'intelligentsia européenne qu'il juge conservatrice et « un peu en retard » (p. 107). Ainsi l'intellectuel est, selon lui et par nature, un hypocrite attentif à l'accroissement de ses privilèges parce qu'il sait et ne parle pas suffisamment, alors que son devoir serait d'alimenter les débats dans l'espace public. Pour finir, il assimile l'intellectuel au prophète haï et méprisé (en hébreu, nabi) de la Bible, dont la mission est de rendre passif le public et de préserver les valeurs morales.
- 2 Pour ces différentes raisons, la publication d'un ouvrage dont Noam Chomsky est l'acteur central crée l'événement. D'abord, pour le champ intellectuel français marqué depuis 1979 par l'affaire Faurisson au sujet de laquelle Noam Chomsky n'en finira sans doute jamais de s'expliquer. Au point, par exemple, de qualifier la culture française de « berceau de la perversité et de l'irrationalisme » (p. 48). La France est, précise-t-il, « l'un des pays où les inégalités sont les plus criantes » (p. 123). Ensuite, parce qu'à 73 ans, il livre une analyse qui tranche avec les théories habituelles sur l'évolution du

monde. Enfin, parce que les conditions d'élaboration de l'ouvrage ont le mérite de laisser se dérouler une mémoire visuelle en mouvement, au cours d'entretiens alertes et passionnants que le linguiste américain a accordés aux journalistes Denis Robert et Wéronica Zarachowicz, pendant quelques jours partagés à Sienne en 1999.

- 3 Le titre trace à lui seul les contours des échanges. Les nombreuses navettes de correction des épreuves entre les États-Unis et la France, organisées par les auteurs, visent un contrôle méthodique de la parole. Cependant, l'édifice de ce « monument de la contre-culture » est fragilisé par un sentiment de « grosse colère » peu contenu, laissé par la lecture, alors que le programme initial promettait la lucidité même. Plus que l'admiration, c'est la réhabilitation d'un universitaire juif américain, mis au ban de la pensée, qui semble habiter les auteurs. On connaît, par ailleurs, le travail polyforme de Denis Robert (essayiste, romancier, réalisateur-scénariste), ses qualités « d'agitateur... de radical...d'esprit libre » qu'il prête lui-même au linguiste. Un rapprochement voulu qui a sans doute influencé une conversation à laquelle chacun semble avoir pris beaucoup de plaisir.
- 4 Au fil des pages, le regard de Noam Chomsky se fait plus critique sur la société américaine, et entre étrangement en résonance avec les événements récents. Les carences du système américain sont ainsi dénoncées (environnement, services sociaux, éducation, dette des ménages). Un scandale, explique le chercheur « pour le pays le plus riche du monde, [les Américains] jouissent d'avantages incroyables, possèdent de fabuleuses ressources et n'ont pas d'ennemis. Depuis 1812, leur territoire n'a pas été attaqué » (p. 113). Les démocraties intègrent la peur : « dans les années 80, nous vivions dans la hantise du terrorisme arabe » (p. 127). L'endoctrinement, face à la menace communiste puis terroriste, n'a pourtant pas préparé le peuple américain à l'idée d'attentats. Pour expliquer ce décalage, Noam Chomsky revient sur les techniques de propagande qui, dès les années 20 (Lippmann, Bernays), sont rendues indispensables à l'exercice même de la démocratie : « Plus une société est libre, plus il est difficile d'utiliser la force » (p. 20). Ainsi, lorsque la répression atteint ses limites, la propagande intervient pour « favoriser l'obéissance et la passivité » (p. 58). Il fustige la notion de capitalisme patrimonial anglo-saxon de la fin du XIXe siècle, qui a subi « la Grande transformation » (d'après le livre éponyme de Karl Polanyi). La réglementation des marchés n'est fondée sur « aucune assise légale » (p. 101) et a octroyé aux entreprises plus de droits qu'aux individus. Le linguiste constate, par exemple, que la souveraineté des entreprises peut difficilement être mise en cause par rapport aux droits des salariés. La description du cas de la compagnie Ethyl Corporation (pp. 103-104) en est une illustration éloquente.
- 5 À partir des années soixante, la Commission Trilatérale (Europe, Japon, Amérique) remarque que la crise de la démocratie apparaît dès lors que les citoyens tentent « d'entrer dans l'arène publique » (p. 122). Créée en 1973, la Commission trilatérale (émanation du groupe Bildeberg) est orchestrée par Zbigniew Brzezinski, ancien conseiller de Jimmy Carter. Elle aurait pour objectif de contenir l'expansion du communisme et de contrôler les flux financiers internationaux. La contestation des minorités est enrayée par le retour aux valeurs traditionnelles véhiculées par les institutions (école, université, église, médias). « Petit élément de la vaste machine de propagande » (p. 136), la télévision véhiculerait, via ses dispositifs les plus ordinaires (séries policières, divertissement), l'idée selon laquelle les autorités seraient incapables de résoudre les problèmes du citoyen local (p. 125), appelé à se prendre lui-même en

charge (autodéfense sous toutes ses formes, milices paramilitaires nées des frustrations liées à l'éloignement du gouvernement). Le refuge vers le support télévisuel se fonde naturellement sur un paradoxe. D'un côté, le direct, la proximité et la convivialité des dispositifs (fiction, talk show) abordent des thèmes sociaux et renvoient aux préoccupations ordinaires de l'individu, d'un autre, l'éloignent radicalement de la réalité.

- 6 Fidèle à sa logique, Noam Chomsky souligne que les médias ont pour fonction de « contrôler des esprits » (p. 23) et de rendre le public inoffensif. Il y a près de dix ans, il défendait déjà cette idée dans le film canadien qui lui était consacré (Chomsky, les médias et les illusions nécessaires ?). Les individus sont des acteurs silencieux et non des spectateurs. Ainsi, la pédagogie de la « vulgate capitaliste » véhiculée par les médias (presse, cinéma, radio), après la Seconde Guerre mondiale, vient surtout de la crainte ressentie par les industriels face à la montée politique des masses. Selon la fameuse Mohwak Valley Formula, les agitateurs et les fauteurs de troubles viennent forcément de l'extérieur (à l'époque la menace était spécifiquement communiste, désormais, elle est invisible) et constituent un danger pour la logique interne de l'American Way of Life, contenue toute entière dans l'apparence médiatique. « Les agences de communication et de publicité furent mobilisées [par le pouvoir politique] pour contrôler non seulement les opinions mais aussi les comportements » (p. 55). L'objectif étant de détourner l'opinion, par « une philosophie de la futilité », des préoccupations essentielles (les valeurs humaines de solidarité en général). Les médias sont surtout au service de l'État ou de l'économie. Il rappelle ainsi l'exemple du bombardement de la Lybie (16 avril 1986) prévu pour l'Eastern Standard Time, heure correspondant à la prise d'antenne des journaux des trois principales chaînes de télévision américaine (19 heures). Compte tenu des positions affirmées par ailleurs sur les questions de démocratie, sa perception de l'Internet apparaît prévisible : le secteur privé cherche à contrôler l'accès du grand public à la toile, au sens où il est un outil qui permet d'échapper « à la surveillance des autorités » (p. 145). Rare note d'optimisme parmi les réponses offensives que Noam Chomsky livre à Denis Robert.
- 7 En conséquence, la lecture de cet ouvrage laisse (volontairement ?) en partie des questions sans réponse. Un vague sentiment de ne pouvoir dépasser l'objet d'analyse qu'il privilégie. La présence de Noam Chomsky, pourtant régulière dans les médias américains, l'oblige à accepter un certain nombre de contraintes, auxquelles il se plie parce qu'il est « bien élevé » (p. 159) : pré-enregistrement et formatage de la parole qui renvoient à la querelle que Pierre Bourdieu a soulevée en France. Noam Chomsky nomme cette technique la concision, « un bon truc pour contrôler la pensée » (p. 160). Il ajoute, qu'« il n'y a rien dans les médias, politiquement et idéologiquement, que le simple bon sens ne puisse saisir » (p. 165). Et de fustiger à nouveau les intellectuels qui, via de longues phrases parfois tortueuses, donnent l'allure d'une théorie, alors que « ce n'est que du bluff ». Les auteurs de nos champs disciplinaires apprécieront sans doute de lire qu'« on étudie peu les médias dans le monde, [et que] la plupart des études sont faites aux États-Unis » (p. 151). Un autre sujet d'étonnement concerne les conclusions d'enquête d'un doctorant hollandais sur le traitement, par les journaux américains et européens, des élections au Nicaragua et au Salvador. S'appuyant sur le modèle chomskien du Manufacturing Consent, il conclut notamment à l'idée selon laquelle le quotidien français Libération se livre à de la pure propagande reaganienne !

- 8 D'un point de vue scientifique enfin, on déplore que la question des présupposés des discours médiatiques ne soit qu'effleurée (p. 155). Néanmoins, derrière ces lignes de combattant, il est nécessaire de reconnaître la dimension marquante de l'une des figures intellectuelles les plus fascinantes du moment. L'ouvrage ne manquera pas de provoquer des réactions dans le champ universitaire, et c'est là un de ses mérites. Aussi, sur bien des points, l'analyse proposée est-elle salutaire, même si elle se fonde tantôt sur un pessimisme global, tantôt sur un discours d'autorité : la manipulation de la toute-puissance médiatique, la permanence de la méfiance, « ne pas croire les gens sur parole » (p. 8). Noam Chomsky réfute in fine le statut d'information pour lui préférer celui de « désinformation » (p. 161) que l'on pourrait désigner, si l'on osait, comme un autre niveau d'information.
-

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS DIANA

CREM, université de Metz